PQ
2189
.B32F7
1912

Barbey d'Aurevilly

Fragments

U d'/of OTTAWA
39003002469731

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/fragmentmettre00barb

BARBEY D'AUREVILLY

ragment

A mettre en tête du *Joseph Delorme* que
je dois donner à ...

:FACE DE FRANÇOIS LAURENTIE

PRIX : UN FRANC

PARIS
HONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCCXII

Fragment

Phot Melandri

J. BARBEY D'AUREVILLY

Fragment

A mettre en tête du *Joseph Delorme* que je dois donner à ...

PRÉFACE DE FRANÇOIS LAURENTIE

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCCXII

BIBLIOTHECA
Oxaviensis

PQ
2189
B32F1
1912

PRÉFACE

Le *fragment qu'on va lire n'a jamais été publié que dans les* Entretiens idéalistes *du 25 février 1910. La présente édition de cet opuscule est donc la première.*

Je ne vanterai pas, pourtant, les mérites littéraires de l'œuvre. Le plus superficiel lecteur en saisira le charme original et étrange. Cette broderie souple et légère sur la mousseline noire d'un premier deuil entrevu, en pleine jeunesse et en pleine fête, par deux

êtres d'élection et de grâce, ce n'est pas même un conte, c'est un rien. Ou, plutôt, c'est une rêverie faite avec des riens. Mais ces bribes recueillies par un précoce poète s'amalgament en visions précises, en portraits, en paysages, en réflexions d'une amertume indulgente, en lyrisme abondant. Quelques pages, courtes et sinueuses, charrient tout cela dans leurs méandres. On sent avant tout qu'il y a là des réminiscences. Toute l'enfance et toute l'adolescence résonnent dans ce singulier poème comme un écho peu éloigné. On y entend aussi la conversation de la veille et le son d'une voix aimée. Hier, le poète écoutait tour à tour et causait. On se racontait des histoires pour ne pas se dire autre chose, on s'entendait à demi-mot, on était heureux et triste, et la mélancolie qu'inspire la comique humanité se nuançait d'ironie fuyante... Oui, sous l'étoffe légère de la fiction, chacun discernera, comme un charme nouveau, l'ineffable réalité des souvenirs personnels.

Inutile donc d'insister sur les attraits mystérieusement raffinés de l'opuscule, comme sur

l'éclat de son style charmeur et déjà richissime. A ces séductions qui résisterait?

Ce que je voudrais seulement, c'est guider l'impression pour la rendre plus vive encore.

Ce morceau brillant, auquel sa maîtrise seule assigne une date postérieure à celle de Léa, *— le premier conte de Jules Barbey, publié en 1832, — fut, selon toute vraisemblance, composé par lui l'année suivante. L'auteur était alors tout pénétré d'un sentiment resté chaste, mais qui fut toujours enthousiaste et brûlant, pour cette jeune femme de Caen dont les lecteurs des premiers* Memoranda *et des* Lettres à Trebutien *ne peuvent ignorer la durable, l'ineffaçable influence sur le pseudo-dandy. C'est à elle, sans nul doute, que s'adresse la dédicace. C'est elle que décrit le premier « portrait » :* l'une avec de grands yeux noirs... *De là ce je ne sais quoi de tendre, de douloureux et de discret dont tout le récit ou toute la rêverie s'embaume.*

L'autre jeune femme, presque aussi amoureusement dépeinte, n'est pas « inventée » davantage. Un peu avant d'avoir rencontré celle

qu'il lui donne pour compagne, Barbey d'Aurevilly l'avait connue, elle aussi, et regardée avec insistance. Ne la reconnaissez-vous pas, en effet, cette autre, « *plus grande, plus* « *forte,... brune aussi par la chevelure* », *avec des yeux* « *moins foncés et moins farouches* » *et une* « syrénéenne *manière de sourire* »? *Je l'ai rencontrée dans le* Second Memorandum, *lorsque à la date du 29 juillet 1838 Barbey d'Aurevilly note sa mort. Elle s'appelait* « *mademoiselle Clémence de Syrène, ba-* « *ronne de Vicq par mariage* ». — « *L'avais* « *silencieusement adorée à Caen (1830)* », *ajoute son poète,* « *et ne l'avais pas revue de-* « *puis ce temps... Jolie, non de traits, mais* « *d'air,* — grande, *svelte, distinguée, et* « forte *nonobstant; d'une pâleur de soufre* « avec des cheveux noirs et de grands « yeux sans rayons. *Bien patricienne au mi-* « *lieu de tout cela!* » — *Barbey, qui devait, en 1843, signer du pseudonyme de* Maximilienne de Syrène *quelques chroniques sur l'*Élégance, *n'avait pas su, en 1833, oublier Clémence de Syrène.*

Quant à « la rue sèche et grise entre ces « deux files de maisons » ; quant à ce pavé qui rend « un bruit clair » sous le sabot des vieilles ; quant au « granit de la fenêtre », quel fervent du romancier, après avoir visité Saint-Sauveur, n'aura reconnu, aux termes qu'il emploie, sa maison familiale à l'imposante façade grise et la rue pavée, sonore et morne, qui la longe ?

Ainsi, pour nous peindre — avec une subtilité gracieuse — et la facilité des larmes et la fragilité de la douleur et, cependant, la hantise des souvenirs, ce sont les deux enchanteresses de son jeune âge que le conteur a mises en scène, et c'est le rebord de sa propre fenêtre qu'il a élu pour les y montrer, dans une robe rose et une robe blanche, versant leurs premières larmes... « Il ne faut qu'un « rêve pour nous faire pleurer, » dit-il. Ne nous étonnons donc pas que la lyrique remembrance de toutes ces choses vues et habilement combinées nous émeuve.

Et maintenant pourquoi la mettre, cette feuille volante de mémoires personnels, en tête

d'un Joseph Delorme *destiné à l'être cher*? Ceux-là ne s'en étonneront guère qui savent l'admiration que Barbey d'Aurevilly professait pour ce livre, pour ces « véritables chefs-« d'œuvre d'étrangeté », d'étrangeté sincère, pour cette poésie malade de l'isolement, du découragement, de la méfiance enfin qui empoisonne tous les sentiments de la vie. Que de fois, d'ailleurs, n'est-il pas question de bal dans le* Joseph Delorme! La Contre-danse, Causerie au Bal, *voilà même les titres du poète. Barbey et son amie n'ont-ils pas commenté ensemble quelques-unes de ces pièces? ou ce passage encore?*

Elle avait l'air posé, réfléchi, non rêveur :
Elle ne rêvait pas, comme la jeune fille
Qui de ses doigts distraits laisse tomber l'aiguille,
Et du bal de la veille au bal du lendemain
Pense au bel inconnu qui lui pressa la main.
Le coude à la fenêtre. oubliant son ouvrage,
Jamais on ne la vit suivre à travers l'ombrage
Le vol interrompu des nuages du soir,
Puis cacher tout d'un coup son front dans son mouchoir.

* Les *Poésies de Joseph Delorme* (par Sainte-Beuve) avaient paru en mars 1829.

Souvenons-nous enfin que, pour Barbey d'Aurevilly, la vraie originalité du Joseph Delorme, *la « Muse inouïe » de ce recueil inspire en particulier « la magnifique pièce, « souvenir allumé comme un candélabre dans « l'âme de tout ce qui eut vingt ans :*

Les flambeaux pâlissaient, le bal allait finir,
Et les mères disaient qu'il fallait s'en venir...

« où le néant de la vie se met à sonner tout à « coup, dans ces deux poitrines rapprochées « qui étouffent de la valse et du bonheur de « se toucher, ce glas funèbre :

... Ah! je te le promets,
Ces cinq minutes-là ne reviendront jamais! »

Certes, le récit composé pour Mme *... est, comme dit Barbey d'Aurevilly, d'une poésie aussi intime et plus douce. Mais Sainte-Beuve, après* Mme *..., ne peut-il pas en être considéré comme l'inspirateur occasionnel?*

FRANÇOIS LAURENTIE

Fragment

A mettre en tête du *Joseph Delorme* que je dois donner à . . .

Dans une petite ville de province, par une après-midi de décembre, deux jeunes filles venaient de s'habiller pour le bal. C'étaient deux amies de pension, — deux contrastes ou deux harmonies : l'une avec de grands yeux noirs comme la mort et farouches comme la peur, des dents bleuâtres, un teint de bistre et des cheveux bruns blondissant en atomes d'un

or pâle à la pointe, — éternel adieu du soleil de son enfance resté écrit sur ces boucles légères où la vie, déjà plus avancée, avait versé ses obscurités, — petite, flexible, gracieuse, qu'un tissu aérien et rose enveloppait : on aurait dit une guêpe dont les ailes de velours noir seraient sorties d'une feuille de rose du Bengale ; l'autre, plus grande, plus forte, splendide et vermeille comme une grenade entr'ouverte, brune aussi par la chevelure, mais dont les épaules, d'une plus lumineuse substance, dans les plis de la blanche robe qu'elle portait, ressemblaient à une touffe de lys avant l'aurore couronnant un beau vase grec, svelte, pur et tout en albâtre. Ses yeux étaient moins foncés et moins farouches que ceux de sa compagne. Une sereine lumière les noyait et les faisait paraître comme deux perles dans une vague de l'océan, devenant de plus en plus cristal à mesure qu'elle meurt aux contours de quelque rivage. Depuis, l'air trop vif de

la vie a terni ces perles candides, un flot plus amer les a rongées; mais pour avoir perdu de leur syrénéenne manière de sourire ces yeux sont encore plus touchants.

Prêtes toutes les deux de trop bonne heure pour partir, elles attendaient le moment de ce bal, — la joie pleine de ces âmes jeunes et inéprouvées. Oisives et impatientes, un caprice leur fit ouvrir la fenêtre : elles ne savaient comment occuper leur loisir et calmer leur frissonnante impatience. Un jour grisâtre tombait dans la rue, sèche et grise entre ces deux files de maisons tristes alors comme cette froide saison de l'année, aux seuils veufs et aux fenêtres closes : les unes sans les simples femmes qui aiment à travailler aux portes quand le temps est doux, les autres sans une frange de rideau jouant dans les souffles de l'air qui sont comme l'âme de la lumière, et la courbe molle d'un cou penché, entr'aperçu parfois comme un furtif arc-en-ciel d'une *seule* et

tendre nuance, à travers quelques chastes pots de réséda. Décembre avait enlevé à cette ville de province ces charmes d'accidents d'une vie paisible et épanouie; il faisait désert dans la rue : peut-être une mendiante y passait-elle; mais, quand on avait perdu son mantelet de ratine d'un blanc jauni à l'angle d'une maison où elle tournait et le bruit clair et lent de son sabot sur le pavé, il s'écoulait des heures avant que l'on entendît quelque autre bruit aussi mélancolique et que l'on distinguât un être vivant.

Elles s'accoudèrent sur le rebord en granit de la fenêtre, offrant les fleurs printanières de leur chevelure à l'air rigide, groupe d'une exquise fraîcheur dans la terne encadrure de cette fenêtre, fantaisie peinte au pastel sur du papier gris! Un dard de froidure effleura la nudité de leurs épaules et fugitivement colora ces places qui doivent rester pâles au visage pour que les femmes conservent leur beauté marmoréenne. Qui donc les obli-

geait à rester ainsi, oublieuses de leurs châles délaissés? Qui donc les retenait à cette fenêtre, insoucieuses de ces fragilités de teint que les aspérités de la saison offensaient? Vous qui m'avez raconté ces choses, vous ne me l'avez pas dit, madame; vous avez gardé le plus précieux dans votre âme. Vous n'avez pas voulu qu'entre l'impression et l'écorce je pusse poser un doigt curieux; vous n'avez pas voulu que je remontasse flot à flot ces épanchements de la pensée jusqu'à leur secrète origine; vous avez voilé, sinon éteint, ses plus intimes résonances... Ou peut-être même les avez-vous oubliées, tant elles passèrent au plus profond de ce mobile je ne sais quoi qui s'appelle un cœur heureux et qui ne vous est pas resté!

Quoi qu'il en soit, elles demeurèrent à la fenêtre, comme si elles eussent pressenti l'intérêt d'un spectacle inattendu. Tout à coup, voilà qu'apparaît, chemine et serpente dans la rue étroite, un enter-

rement de pauvre et chétive apparence, le prêtre allant le premier, après la croix, et, suivant, quatre jeunes filles ou davantage, blanches comme l'une des deux qui les regardaient de là-haut; parées aussi comme si elles allaient à la fête; exposées aussi, dans leurs vêtements de mousseline et leurs voiles de gaze, aux rigueurs acérées de l'atmosphère; mais n'ayant l'air si joyeuses ni si fières, car les fleurs qu'elles auraient pu mettre dans leurs cheveux où branlaient celles des deux autres au souffle du nord, elles en avaient couvert un cercueil.

Et cette vue prit le cœur des deux jeunes filles et le leur serra dans leurs seins transis. Elles inclinèrent la tête comme honteuses d'être lacées pour le plaisir quand *une* comme elles n'avait plus la taille prise que dans un linceul, et leurs têtes baissées semblaient vouloir jeter les fleurs dont elles étaient ornées sur la bière de la pauvre morte, comme un expiatoire hommage. Mais ces fleurs

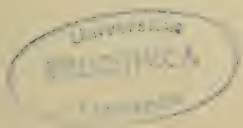
ne tombèrent point, hélas! image de nos destinées, — et de la stérilité de nos chagrins.

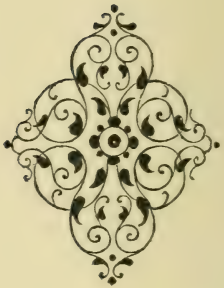
Ce ne fut qu'un rêve et que le temps d'un rêve, mais il ne faut qu'un rêve pour nous faire pleurer. Aussi les deux jeunes filles pleurèrent-elles par cette fenêtre longtemps encore après que dans la rue abandonnée rien ne bruissait, ne passait plus. N'est-ce pas bien là ce que vous m'avez raconté, madame, moins votre doigt (celui du milieu, je crois), que vous glissez si rêveusement le long de vos lèvres tout en racontant; moins votre regard qui s'altère, et votre voix qui en se baissant veloute tout ce qu'elle dit; moins, enfin, ces ineffables charmes de votre manière donnés à ce souvenir de votre jeunesse, gâté par moi en le rappelant parce que nous sommes trop loin l'un de l'autre pour que vous puissiez recommencer de me le raconter encore, adorable poète que vous êtes et dont les mélodies ne s'écrivent pas!

Ce que vous m'avez dit encore, madame, c'est que vous fûtes au bal le soir. Probablement c'était ce qu'avaient voulu signifier ces fleurs qui n'étaient pas tombées quand vos deux têtes s'inclinèrent comme pour les rejeter. Vous y allâtes et vous eûtes raison, madame, car vous étiez complètement parées, votre amie et vous. La tristesse, cet ange sans couronne et sans ailes, avait mis une dernière et céleste main à vos toilettes : il avait éploré ces boucles trop coquettes, alangui l'ardeur de ces poses, azuré de l'empreinte des larmes essuyées le contour de ces yeux trop riants, et déposé une pensée, comme l'œuf de quelque tendre mystère, dans le nid charmant de vos sourires. Il vous avait vêtues d'une âme. Vous n'étiez que d'innocentes jeunes filles; vous devîntes des êtres souffrants.

Depuis... mais pourquoi parler des jours qui suivirent?... Depuis je vous ai entendue faire ce récit avec la mélancolie qui s'attache aux joies et aux peines

écoulées. En relisant ce livre d'un poète que vous aimez, à ces poésies intimes qui vous plaisent est revenue se mêler l'idée de ce récit fait par vous comme une poésie aussi intime et plus douce, comme quelque sonnet parmi ceux-ci dont le sentiment a survécu au rythme brisé, mais (comme vous le voyez, madame!) dont je n'ai pu recueillir les débris épars. Voilà pourquoi j'ai écrit ces lignes ici même, espérant que l'amour de ce livre serait l'occasion qui vous les ferait lire quelquefois, et allant jusqu'à m'imaginer que vous les lirez comme on lit ce que l'on a écrit, soi, il y a longtemps; car, si ce n'est pas toute votre pensée, au moins est-ce un peu de votre pensée? L'âme est souvent comme les petits enfants qui aiment mieux leur voix dans l'écho : tout de même on accueille bien sa pensée quand elle revient tout affaiblie, mais reconnaissable encore, du cœur caché dans les lointains de la vie où habite l'écho invisible!





Imprimé

le vingt-sept avril mil neuf cent douze

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

4. — 5299.

DU MÊME AUTEUR

Les Œuvres et les Homm

PREMIÈRE SÉRIE

I. Philosophes et Écrivains religieux . . . .
II. Les Historiens *(à réimprimer)* . . . . . .
III. Les Poètes *(à réimprimer)*. . . . . .
IV. Les Romanciers *(à réimprimer)*. . . . . .
V. Les Bas-Bleus *(à réimprimer)* . . . . . .
VI. Les Juges jugés *(à réimprimer)*. . . . . .
VII. Sensations d'Art *(à réimprimer)* . . . . .
VIII. Sensations d'Histoire *(à réimprimer)* . . .

DEUXIÈME SÉRIE

IX. Philosophes et Écrivains religieux *(à réimp.)*.
X. Les Historiens *(à réimprimer)* . . . . . .
XI. Les Poètes . . . . . .
XII. Littérature étrangère. . . . . .
XIII. Littérature épistolaire. . . . . .
XIV. Mémoires historiques et littéraires . . . .
XV. Journalistes et Polémistes, Chroniqueurs et Pamphlétaires. . . . . .
XVI. Portraits politiques et littéraires . . . . .

TROISIÈME SÉRIE

XVII. Philosophes et Écrivains religieux . . . .
XVIII. Le Roman contemporain . . . . . .
XIX. Romanciers d'hier et d'avant-hier. . . . .
XX. De l'Histoire . . . . . .
XXI. A côté de la grande Histoire. . . . . .
XXII. Femmes et Moralistes . . . . . .
XXIII. Poésie et Poètes. . . . . .
XXIV. Voyageurs et Romanciers. . . . . .

QUATRIÈME SÉRIE

XXV. Philosophes et Écrivains religieux et politiques . . . . . .
XXVI. Critiques diverses . . . . . .

Théâtre contemporain . . . . . .
Les Prophètes du passé *(en préparation)* . . . . .
Hugo, Gœthe et Diderot *(en préparation)*. . . . .

Paris. — Imp. A. LEMERRE, 6, rue des Bergers. — 4.-

a39003 002469731b

CE PQ 2189
.B32F7 1912
COO BARBEY D'AUR FRAGMENT.
ACC# 1220019